

André Gide dans le monde entier représente un des sommets des lettres françaises. Le poète Henri Michaux, non seulement en France, mais dans les pays de culture française, tels que ceux de l'Amérique du Sud, connaît maints admirateurs.

Fontaine n. 14

juin 1941

359

Poésie 41 . n. 5 .

« d'autres fiches de deux reips » pour « soneguda », qui est : « apaisée » ou « infidèle jusqu'au contraire » ; « avisée » pour « notada », qui signifie : remarquable, vue...

Cette impression et cette trop rapide analyse, comportent pour moi un enseignement. Il m'apparaît que le plus sûr moyen de traduire un poète étranger, c'est de vouloir le traduire en vers réguliers, exactement rimés. La différence des langues oblige le traducteur à combler les trous, quand ce n'est pas au contraire à amplifier l'original. Les mots perdant leur rigueur, leur exactitude et pour tout dire leur honnêteté le traducteur, s'il a du talent, peut bien faire un poème agréable, qui « chante tout seul ». Forcille y décèle toutefois les fausses notes, les inflexions faciles, les simples ruses de métier qui sont le contraire de la maîtrise. Quand une telle méthode s'applique à la traduction d'œuvres aussi denses, aussi volontaires et définitives qu'un poème de Saint-Jean-de-la-Croix, il faut le dénoter avec toute la sévérité possible. Il ne s'agit point, pour le traducteur, d'écrire de petits vers aisés et chantants ; il ne s'agit point de convier l'auditeur à un pas de gavotte ; il faut, par une implacable ascèse, renoncer à tout *agrement extérieur* pour tâcher de garder, à chaque mot du texte que l'on traduit, un peu de sa charge spirituelle.

P. DARMANGAT.

ANDRÉ GIDE. — *Découvrons Henri Michaux* (N. R. F.). — « Je n'aurais pas songé à laisser imprimer cette conférence s'il m'eût été loisible de la prononcer le 21 mai, ainsi qu'il était annoncé ».

Nous ne reviendrons pas sur cet incident à la fois symptomatique et regrettable ; on connaît l'attitude digne et ferme qu'eut M. André Gide à ce propos.

Après avoir présenté divers aspects de la poésie d'Henri Michaux, les textes violents, passionnés, prophétiques, où le colère du poète bouillonnant et grande ont été volontairement écartés — On n'oublie pas certains accents du « Voyage en Grande Garabagne » et de « Qui je fus », après avoir courtoisement Michaux, essayé de forcer son mystère, insisté sur le côté toujours humain de ses poèmes : « *Leurs amis s'accrochaient à eux en les implorant, emplissant le lieu d'une lamentation telle que l'on se serait cru sur terre* » « La Nuit remue », p. 172. André Gide souligne cette « pudeur d'artiste qui invite Michaux à cacher cet homme de plus en plus ». — Coquasserie, habileté, fantaisie, seront les premières défenses. Elles précéderont le silence momentané, ce pont-levis que les artistes dressent parfois entre leur art et leur époque.

La souffrance, le mystère, la nuit de l'homme hanient Michaux ; c'est toujours la même tête monstrueuse qui apparaît sur les fonds noirs du peintre et du poète. Les faits devaient donner à la conclusion de cette conférence un relief tout particulier : « *Méfions-nous, Messieurs, de ces petites choses poétiques qui n'ont l'air de rien, encore que jaillies de l'âme, sont affublées parfois de titres bizarres propres à faire hausser les épaules aux gens sérieux, comme : Les fleurs du mal, Une saison en enfer, Romances sans paroles, De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir, Calligrammes où la nuit remue, que vous ne voyez guère venir et éblouir qu'en France et que l'étranger nous envie. Il y a tendance à les mépriser aujourd'hui que nous avons si grand souci de littérature revigorante, édifiante et alimentaire. Ce serait grand pitié qu'on les néglige ou sacrifie, car elles font partie de notre meilleur. Elles sont actuelles, il est vrai ; et je vous ai dit, au début de cette causerie, que je voulais, pour une heure, oublier avec vous les problèmes présents, nos angoisses et nos besoins. Inactuelles... Il est bon qu'une partie de nous sache rester à l'abri des événements, si graves, si urgents soient-ils, et encore que nous ne nous désolidarisions d'eux nullement. Cette part de nous, l'éternelle, ne la laissons pas aliéner.* »

M. DRIEU LA ROCHELLE et DIDEROT. — « *Le seul rattachement que nous ayons cherché dans la galerie de portraits que voici, c'est celui du peintre au modèle : l'effet d'une prédilection.* »

C'est ainsi que s'exprime M. André Gide dans la présentation du « *Tableau de la Littérature Française, xvii^e-xviii^e siècles* » (N. R. F.). — M. Drieu La Rochelle a choisi Diderot.

Voici le « *Drieu-Diderot (D)-Drieu* » écrit en 1939 par l'actuel directeur de la nouvelle « *Nouvelle Revue Française* » :

« *Il est voué à ne connaître aucun achèvement, sauf celui d'être resté à égale distance de toutes choses, grâce à cent faux départs et retours.*

« *Que fait Diderot en faisant l'Encyclopédie ? La première des grandes revues. Il y a toujours des hommes qui se sacrifient ainsi, soit par un moyen, soit par un autre, à la liaison entre les disciplines. L'un de ces moyens est d'être directeur de revue ou grand journaliste ; sacrifice et puissance.*

« *Dé siècle en siècle, chacun tergiverse avec des complications chez l'ennemi. Voltaire et Rousseau risquent plus, mais ils s'exilent.*

« *Alors qu'il semble jouir d'une gloire éphémère, il se pré-*